

Bruxelles, capitale du cirque contemporain

91 % des étudiants trouvent du boulot

L'École supérieure des arts du cirque... Un outil que l'Europe envie à Bruxelles. Une formation très dure mais un diplôme qui ouvre des portes.

Sil est un atout pour que Bruxelles devienne capitale du cirque, c'est aussi celui-là : l'École supérieure des arts du cirque (Esac), à Anderlecht. Un outil que l'Europe lui envie et qui a coûté 5 millions. 91 % des étudiants qui en sortent trouvent du travail dans le secteur. Le diplôme peut même ouvrir les portes du Cirque du Soleil.

Venus de France, d'Amérique latine, de Scandinavie, d'Italie, d'Espagne, ils sont une petite vingtaine à y entrer chaque automne. Les Européens payent de 175 à 225 € de minerval, les autres allongent 990 € en plus. Ils passeront trois ans à Anderlecht. Le temps de décrocher leur diplôme auprès de profs parmi les plus exigeants de la planète. Et d'y suivre, aussi, des cours théoriques : histoire de l'art, histoire du cirque, anatomie, droit et gestion de production, ingénierie circassienne...

Pour obtenir le droit de décaler leurs baskets chaque matin au rez-de-chaussée de l'ESAC, les étudiants ont passé l'écueil des sélections d'entrée, en juillet. Sur les 120 postulants annuels, qui peuvent débarquer d'Australie ou du Japon, une petite vingtaine est retenue. Les Belges sont en minorité. 14 % seulement depuis 2017 pour 36 % de Français ou 10 % d'Italiens. La raison ? Le niveau demandé à l'entrée ne correspond pas aux balbutiements des humanités préparatoires noir-jaune-rouge. « Quand ils arrivent à l'ESAC, nos étudiants ont déjà une option.

Ils l'ont travaillée en préparatoire, nous indique-t-on. Cette option, c'est l'agrès : le trapèze ballant, la jonglerie, la bascule, le mât, le cadre aérien, le fil dur, la roue Cyr. »

Coachés par une base de 15 profs et une quarantaine de conférenciers prestigieux, les étudiants peaufinent « des faisceaux de spécialités ». Se greffe aussi une préparation physique sur mesure par rapport à la spécialité choisie. Un kiné, prof à plein-temps, suit aussi les éventuelles blessures, met les étudiants en arrêt ou renvoie chez le médecin si nécessaire.

Les prouesses ne suffisent pas

Pour réussir, il ne suffit pas de répéter ses gammes. Un circassien qui sort de l'ESAC « ne doit pas se limiter aux prouesses techniques dingues », plaide un membre du staff.

Aussi le cursus prévoit-il des modules de dramaturgie et technique scénique, histoire de peaufiner interprétation, danse et jeu d'acteur.

Les shows dessinent une trame scénaristique rapprochant le cirque du théâtre. « Le but, c'est de détourner le classicisme de l'agrès dans un projet artistique qui fera d'eux des virtuoses. Le propre du cirque contemporain, c'est de faire passer du propos en plus, du sens. » ■

● Julien RENSONNET

Sous leur chapiteau déplié dans la cour du palais de la Venaria Reale, résidence de chasse des rois de Savoie à un jet de flèche de Turin, le quatuor Carré Curieux reçoit un accueil

royal du public italien. La compagnie bruxelloise entame dans le Piémont une tournée de plusieurs mois à travers Italie et France.

Comme 7 autres spectacles de cirque contemporain nés à Bruxelles, son show *Famille choisie* s'intègre dans l'opération « Bruxelles en Piste ». De Colorno en Émilie Romagne à Chambéry en passant par Turin, mais aussi Angers ou Nantes, les semi-remorques des troupes bruxelloises transbahuteront leurs poutres, gradins, spots et costumes pour plus de 100 dates jusqu'en janvier 2019.

« On veut rompre avec l'image que dégage Bruxelles, celle d'une Washington européenne, de ville de fonctionnaires technocrates, » explique Rachid Madrane (PS), ministre en charge de la promotion de Bruxelles.

D'où l'art contemporain à Paris en 2016 et la danse à Berlin en 2017 (avant le jazz à Édimbourg en 2019). À la clé, un succès critique. « *Le New York Times a même qualifié Bruxelles de nouveau Berlin. Wow ! On n'en attendait pas tant !* »

Deux ans de préparation

Cette opération FocusCircus a demandé deux ans de travail de « diplomatie artistique ». Son budget : 700 000 € pour toute l'année cirque, monté avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Et 400 000 € juste pour la tournée « Bruxelles en Piste ».

« Mais le cachet des artistes et les spectacles sont payés par les salles, sans aucune négociation », insiste Nicolas Van De Velde, du cabinet Madrane.

L'enjeu est bien là : faire vivre les Circassiens et leurs familles tout en vendant Bruxelles aux touristes. « 1 € investi dans la culture, c'est un return économique de 1,7€ », plaide Madrane.

La compagnie Carré Curieux ne s'en plaindra pas, elle qui déménage 4 familles sur les routes d'Europe, école comprise, tractée dans une roulotte et animée par une institut sortie de sa retraite. ■

« Créer de la confiance entre régions »

« Bruxelles en Piste est extraordinaire par ses 3 mois, ses 100 représentations, ses 40 partenaires et ses 8 compagnies, détaille Christophe Galant, directeur des Halles de Schaerbeek et programmateur de l'opération. Mais aussi et surtout par la jeunesse de ses circassiens et celle de leurs spectacles. Soutenir 8 compagnies dont 6

n'avaient pas encore créé, c'était un pari que nous avons dû faire deux ans à l'avance. » Et de pointer le regard sur les alliés bruxellois et piémontais. « Cette réussite est permise par la chaîne de confiance mise en place. Et quand on voit ce qui se passe de la Suède à la Grèce et de la Hongrie à la France (NDLR : rejet de l'autre, progression de

l'extrême droite, etc.), créer cette confiance entre régions d'Europe est fondamental. »

D'où son idée de capitaliser « sur cette confiance pour créer des fonds d'échange de cocreation, et pas uniquement de diffusion. » Pour réussir ce pari, peut-être faudra-t-il aussi exporter le cirque bruxellois en Wallonie, où les salles et les publics semblent rester très prudents. Voire frileux.

« C'est à Bruxelles qu'il y a du travail »

Bruxelles, capitale du cirque ? Ce n'est pas une blague. Dans le milieu, la ville rayonne déjà dans le monde entier.

« Quand tu termines une année d'étude de cirque au Chili, au Portugal ou en Thaïlande, le choix, c'est Toulouse ou Bruxelles », explique Piergiorgio Milano.

Grâce à « Bruxelles en Piste », ce Turinois de chez nous présente pour la première fois son spectacle dans son pays d'origine.

« C'est à Bruxelles qu'il y a du travail, poursuit-il. Les Halles de Schaerbeek par exemple mettent beaucoup de cirque à l'affiche. »

À Bruxelles, le circassien se

sent comme à la maison : « L'École supérieure des arts du cirque, l'Espace Catastrophe, sans parler des centres de danse contemporaine y apportent énormément au cirque. Ça forme un cercle. On y fait des rencontres. On découvre le système et on peut créer. »

Bruxelles a bien d'autres atouts pour attirer les artistes. Pour créer un spectacle, il faut non seulement des espaces souvent vastes et hauts de plafonds – ce dont la Ville dispose –, mais aussi leur laisser du temps. Et sur ce plan, elle compte un point d'avance : le statut d'artiste.

« C'est la première chose qui compte à Bruxelles, acquiesce Piergiorgio Milano. En Italie, il n'y a même pas de

chômage classique. Moi, c'est de ça dont j'ai besoin. »

Le statut d'artiste bruxellois permet à celui qui se définit comme « créateur de cirque » de plancher 2 ou 3 ans sur un spectacle et de survivre. Impossible pendant ce temps-là de faire vivre une troupe de 2, 5, 10 ou 25 personnes.

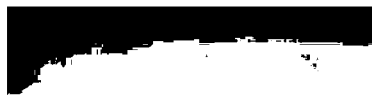
Dernier atout : la Belgique et Bruxelles ont aussi inscrit le cirque contemporain dans les disciplines artistiques admises dans les contrats programmes des opérateurs.

Ça permet aux salles et festivals d'obtenir des subventions si elles mettent le cirque à l'affiche.

« En Italie, le cirque contemporain n'a été reconnu comme discipline artistique qu'en 2017 », constate Piergiorgio Milano. ■

« En Wallonie, ils devraient dépasser Namur »

**Trop frileux
et pas assez curieux,
les programmeurs**



wallons ? C'est l'avis de Claudio Stellato, qui leur demande d'aller voir plus loin que Namur.

Claudio Stellato, vous êtes le créateur de « La Cosa », pièce de cirque contemporain aussi physique et drôle qu'intello et sociologique (voir grande photo). Italien, vous êtes basé à Bruxelles. Pourquoi ?

Je reste à Bruxelles car il y a ici la magie de ce mélange : tu ne peux pas t'y sentir étranger. C'est comme à Berlin. Le chaos qui crée. Et je m'y amuse.

Pourquoi avoir choisi l'École supérieure des arts du cirque (ÉSAC) pour votre formation ?

Parce qu'elle doit faire partie du top 8, voir du top 6 mondial. Certains profs sont des monstres au niveau sportif. Seul bémol : l'ÉSAC va très peu au théâtre. Ça devrait pourtant être obligatoire. Ça leur permettrait de rayonner plus loin que le monde du cabaret. Ils doivent aussi s'ouvrir à la danse.

Bruxelles peut-elle prétendre à ce statut de « capitale du cirque » ?

L'image du cirque change à

Bruxelles. Au festival XS au National, la discipline fait plus de public que les autres. L'Espace Catastrophe et l'ÉSAC grandissent, les Halles de Schaerbeek font toute une saison de cirque. Donc oui, il y a la structure pour bien travailler.

Vous avez joué à Bruxelles, à Paris, puis en Suisse, au Portugal, au Danemark, en Allemagne... Vous toumez jusqu'à fin 2018 en Italie et en France. Mais « La Cosa » n'a été montrée qu'une fois en Wallonie...

Je n'ai pas tourné en Wallonie car mon spectacle serait « trop spécial ». Les programmeurs wallons visent une programmation plus « facile » qu'ils achètent à ProPulse (*). Là-bas, on me dit souvent : « Wow ! C'est super, hein, mais c'est trop cher ». J'ai joué à Chassepierre : le festival a négocié. Et il a fallu couper dans la mise en scène. Ce qui comptait, ce n'était pas la qualité du spectacle mais le nombre.

Et c'est combien, ce prix ?

« La Cosa » coûte 3 800 € la session, auxquels il faut ajouter les frais. Nous sommes 4 en plateau, plus une personne pour l'administration. Nous transportons 5

tonnes de matériel qu'il faut charger et décharger. Et pour ça, c'est Bibi qui conduit le camion, sans se payer. Ce spectacle, c'est 3 ans de montage, 180 jours de travail. J'ai promis à mes gars qu'on ferait 150 dates : on les fera. Et avant ça, on a joué des petites dates en « work in progress », pour tester. Avant la première, j'exige de jouer minimum 30 fois. En payant tout ça à la journée, ça me coûterait 600 000 € !

Que faudrait-il pour tourner davantage en Wallonie alors ?

Si tu es directeur de salle et que tu aimes l'art, tu dois te promener. Dépasser Namur et les festivals d'amis. Comme pro, tu sais qu'il y a 3 ou 4 rendez-vous immanquables en Europe : Nantes, Sauteville à Rouens, Aurillac qui est l'Avignon de l'art de rue. Dans ces endroits, tu peux voir 15 voire 30 spectacles. Et il faut faire confiance au public. À mes yeux, même le spectateur le plus bourrin du monde, il va aimer mon spectacle. ■ **J.R.**

➤(*) Propulse : le festival pluridisciplinaire bruxellois de la Fédération Wallonie-Bruxelles dédié aux professionnels de la scène où les salles font leur marché.